

L'affaire des enfants placés en deux témoins et quatre voix

Publié aujourd'hui à 08h00, Katia Berger

La compagnie Kokodyniack peaufine sa méthode radicale dans «Mon petit pays», une production de la Comédie de Genève maintes fois reportée, enfin accessible.

Un plateau nu, quatre comédiens – hors pair, les comédiens –, un éclairagiste au taquet et un simple objet du quotidien – ici un mobile accroché aux cintres, dont l'air fait tinter le bétail volant. Quelques sons, bruitages et musique, injectés çà et là, d'accord. Il n'en faut pas plus à la compagnie Kokodyniack pour à la fois instruire, émouvoir et émerveiller. Son théâtre redoutablement épuré est l'un des plus généreux qui se rencontrent sur les scènes romandes aujourd'hui.

Depuis sa naissance en 2013, ses cofondateurs, Jean-Baptiste Roybon et Véronique Doleyres, appliquent la même inusable méthode, que le sujet abordé concerne une usine de taille de pierres précieuses, une manufacture de constructions métalliques ou les riverains domiciliés le long d'une ligne imaginaire. Kokodyniack enregistre, Kokodyniack transcrit, Kokodyniack restitue. Mais que n'investit pas l'équipe dans chacune de ces étapes.

Pour «Mon petit pays», la troupe rencontre d'abord un couple d'octogénaires, Werner et Marie Bovet: lui a été placé de force dès l'âge de 6 ans, puis abusé, maltraité, surexploité par les fermiers qui en avaient la garde; elle regrette d'avoir échappé au placement, tant sa famille lui a infligé de sévices dont elle s'est guérie seule. Une fois le témoignage en boîte, l'équipe le réécrit à l'aide d'une graphie capable de reproduire, en plus des mots, les pauses, les hésitations, les bégaiements, les bruits, les rires, bref la parole spontanée dans ce qu'elle a d'unique. Mission suivante: assimiler cette minutieuse partition à quatre – deux garçons, deux filles – afin de la rejouer sur scène selon une distribution finement orchestrée.

Une orchestration minutieuse

Parfois, ce seront Aline Papin et Véronique Doleyres qui doubleront à l'unisson, voire en se tenant la main, un «ça, ça reste, alors, hein» initialement prononcé par Marie. D'autres fois, Basile Lambert et Nicolas Roussi assumeront isolément un «365, boulot, boulot, boulot» émanant de Werner. Ailleurs, des bribes découpées rebondiront d'un interprète à l'autre. Ou encore le quatuor livrera en rangs serrés, d'une seule voix sans rature, une lettre officielle des autorités tutélaires vaudoises.

Le spectateur en apprendra long sur un chapitre inavouable de l'histoire helvétique. Les témoignages de souffrances et de misère lui arracheraient des larmes si le phrasé des victimes ne véhiculait pas tant de courage et de dignité. Avant toute chose, cependant, il assiste à une représentation théâtrale qui tutoie le chant choral. Un «Petit pays» entonné par les quatre acteurs l'avait prévenu au prologue du spectacle: les canons, les fugues, les contrepoints ne s'arrêteraient plus par la suite. Qui plus est, le silence serait invité en guest star à prendre part à l'artisanale polyphonie. D'une sombre affaire du siècle passé, Kokodyniack a tiré une cantate.

«Mon petit pays» Jusqu'au 15 oct. à la Comédie de Genève; 10 déc. au Théâtre Benno Besson d'Yverdon; 17-18 déc. au Théâtre Le Reflet de Vevey; 21-22 jan. au Théâtre Les Halles de Sierre

Katia Berger est journaliste au sein de la rubrique culturelle depuis 2012. Elle couvre l'actualité des arts de la scène, notamment à travers des critiques de théâtre ou de danse, mais traite aussi parfois de photographie, d'arts visuels ou de littérature.

Petit pays, grands traumatismes, émotion immense

Du 9 au 15 octobre, la Comédie de Genève présentait une merveille de spectacle dans sa salle modulable. Mon petit pays, pièce de théâtre documentaire, s'intéresse à la thématique des enfants placés en Suisse. Une sombre facette de notre Histoire, racontée avec humour et douceur, pour un moment où il est difficile de ne pas verser une larme.

La scène est épurée : seul un mobile/carillon (même les personnes à qui il appartient ne savent pas trop comment le définir) avec des animaux est suspendu au-dessus des quatre comédien-ne-s. Ce soir, ce sont les mots seuls qui vont résonner.

Tout est parti d'une rencontre entre Véronique Doleyres, Jean-Baptiste Roybon et leurs voisins, un couple de personnes âgées. Un soir qu'ils mangeaient ensemble, ils ont évoqué leurs souvenirs. Véronique et Jean-Baptiste se sont alors dits qu'il fallait absolument en parler. Werner a été un des nombreux « enfants placés » entre la fin du XIX^{ème} et les années 80 en Suisse. Marie aurait préféré l'être. Dans *Mon petit pays*, ce sont leurs mots, retranscrits à la virgule près et entrecoupés de quelques extraits d'archives officielles – dont certains passages ont été censurés par l'administration – qui sont donnés à entendre par les quatre comédien-ne-s que sont Véronique Doleyres, Basile Lambert, Aline Papin et Nicolas Roussi, dans une mise en scène signée Jean-Baptiste Roybon, pour la Cie Kokodyniack.

Habiter l'espace

On retient avant tout la performance du quatuor. Dès la chanson initiale – *a capella* – rendant hommage à ce beau pays qu'est la Suisse, on entend le travail sur la voix et les interactions entre elles. Durant les presque deux heures de spectacle, ils enchaînent les moments en solo, ou polyphoniques, que les voix soient synchronisées ou qu'elles se répondent, dans une partition d'une précision extrême. Grâce à ces différents procédés – les hommes interprétant Werner tour à tour, alors que les femmes prennent en charge Marie – le quatuor donne véritablement voix aux deux protagonistes. Les expressions bien de chez nous foisonnent, et c'est leur accent chantant que l'on entend, sans exagération, sans artifice. Le « h » aspiré remplaçant le « j » de « jamais », les termes comme « chicaner », « becquet » ou « trabichet » restituent la langue si caractéristique de leur vie. Malgré des récits douloureux, on perçoit une douceur et un humour surprenants dans leur manière de raconter.

Afin de donner encore plus de corps à leurs mots, le jeu sur la lumière est également travaillé en profondeur. Elle peut être chaleureuse ou plus froide, selon les souvenirs évoqués. Surtout, elle projette les ombres du carillon ou des personnages sur le fond de la scène, habille l'espace pour créer l'ambiance du moment ou figurer certains

lieux avec une subtilité rare. Elle complète ainsi les mots prononcés par les comédien-ne-s pour aider les spectateur-trice-s à s'imaginer l'atmosphère et s'en imprégner. On évoquera aussi les passages d'archives, extraits de procès-verbaux ou de lettres rendant une décision, durant lesquels un simple rectangle de lumière est projeté, dans lequel les comédien-ne-s interviennent pour citer certains passages. L'effet « carré » de ces moments donne une bonne idée de la fermeture d'esprit des administrations qui ont procédé aux placements d'enfants, en créant un espace froid et anguleux qui ne donne pas envie de s'attarder là.

Donner la parole à l'humain

Mon petit pays se démarque plus que tout par son côté humain. Le langage de Werner et Marie est ainsi restitué dans ses moindres respirations et bégaiements : on entre dans leur histoire, presque sans filtre, sans intermédiaire, comme s'ils étaient vraiment là, en train de nous raconter leur histoire. On entend leurs vies difficiles, ce moment où Werner, du jour au lendemain, s'est retrouvé placé dans une famille de paysans et séparé de ses frères, sans avoir le temps de prendre un bagage ou de leur dire au revoir. Marie raconte les fois où le voisin l'a violée, alors qu'elle n'était qu'une petite fille, et la réaction totalement déplacée de sa mère en voyant ses culottes mouillées. On est choqué en entendant qu'elle aurait préféré être placée, au vu de la relation plus que difficile avec sa génitrice. Et les problèmes ne s'arrêtent pas là. Même adultes, alors que Werner a subi plusieurs accidents, Marie s'est retrouvée hospitalisée et alitée après ses accouchements. Sans argent, ils ont dû déménager maintes et maintes fois. Ils n'ont pour autant jamais perdu leur bonne humeur, leur foi en la vie. Et c'est un véritable message d'espoir qu'ils nous livrent, malgré une vie face à laquelle bon nombre d'entre nous auraient déjà baissé les bras. La légèreté et l'humour avec lesquels ils racontent leurs traumatismes force le respect.

Et quand vient la fin du spectacle, on ne peut s'empêcher de verser quelques larmes, bouleversé par leur histoire qui nous rappelle, par certains aspects, celle de nos grands-parents. Une époque et des événements qu'on peut à peine s'imaginer. On parvient difficilement à croire que la Suisse, pays de la neutralité et où l'on se sent habituellement bien, a pu faire preuve d'un tel manque d'humanité, et sur une aussi longue période. *Mon petit pays*, un spectacle qui restera dans ma tête et dans mon cœur encore longtemps...

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des co-fondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.



Basile Lambert, Nicolas Roussi, Aline Papin et Véronique Doleyres sont Werner et Marie à eux quatre. Magali Dougados

Enfants placés, un chœur à quatre voix

THÉÂTRE La Cie Kokodyniack affine sa démarche sur «Mon petit pays», une production qu'on peut voir à la Comédie de Genève, puis dans toute la Suisse romande.

KATIA BERGER

Un plateau nu, quatre comédiennes et comédiens - hors pair -, un éclairagiste au taquet et un simple objet du quotidien - ici un mobile accroché aux cintres, dont l'air fait tinter le bétail volant. Quelques sons injectés ça et là. Il n'en faut pas plus à la compagnie Kokodyniack pour instruire, émouvoir et émerveiller. Son théâtre épuré est l'un des plus généreux qui se rencontrent sur les scènes romandes aujourd'hui.

Depuis sa naissance en 2013, ses cofondateurs, Jean-

Baptiste Roybon et Véronique Doleyres, appliquent la même méthode, que leur sujet soit une usine de taille de pierres précieuses, une manufacture de constructions métalliques ou des riverains domiciliés le long d'une ligne imaginaire. Kokodyniack enregistre, Kokodyniack transcrit, Kokodyniack restitue.

Pour «Mon petit pays», la troupe rencontre d'abord un couple d'octogénaires, Werner et Marie Bovet: lui a été placé de force à 6 ans, puis abusé, maltraité, surexploité par les fermiers qui en avaient la garde; elle regrette d'avoir échappé au placement, tant sa propre famille lui a fait subir de sévices. Le témoignage en boîte, l'équipe le réécrit à l'aide d'une graphie capable de reproduire, en plus des mots, les pauses, les hésitations, les bégaiements, les bruits, les rires, bref, la parole spontanée dans ce qu'elle a d'unique. Mission suivante:

assimiler cette minutieuse partition à quatre, afin de la rejouer sur scène selon une distribution finement orchestrée.

Parfois, ce sont Aline Papin et Véronique Doleyres qui répercutent à l'unisson un «ça, ça reste, alors, hein» initialement prononcé par Marie. D'autres fois, Basile Lambert et Nicolas Roussi assument isolément un «365, boulot, boulot, boulot» émanant de Werner. Ailleurs, des bribes découpées rebondissent d'un interprète à l'autre, ou le quatuor livre d'une seule voix sans rature une lettre officielle des autorités tutélaires.

Le spectateur découvre avec émotion un chapitre inavouable de l'histoire helvétique lors d'une représentation théâtrale qui tutoie le chant choral. Un «Petit pays» entonné par les quatre acteurs l'avait prévenu au prologue: canons, fugues et contrepoints ne s'arrête-



raient plus par la suite. Et le silence serait invité en guest star dans l'artisanale polyphonie. D'une sombre affaire, Kokodyniack a tiré une cantate.

À VOIR

«Mon petit pays».
Jusqu'au 15 oct. à la Comédie de Genève; 10 déc. au Théâtre Benno Besson d'Yverdon (VD); 17-18 déc. au Théâtre Le Reflet de Vevey (VD); 21-22 jan. au Théâtre Les Halles de Sierre (VS).



L'affaire des enfants placés en deux témoins et quatre voix

Publié aujourd'hui à 08h00, Katia Berger

La compagnie Kokodyniack peaufine sa méthode radicale dans «Mon petit pays», une production de la Comédie de Genève maintes fois reportée, enfin accessible.

Un plateau nu, quatre comédiens – hors pair, les comédiens –, un éclairagiste au taquet et un simple objet du quotidien – ici un mobile accroché aux cintres, dont l'air fait tinter le bétail volant. Quelques sons, bruitages et musique, injectés çà et là, d'accord. Il n'en faut pas plus à la compagnie Kokodyniack pour à la fois instruire, émouvoir et émerveiller. Son théâtre redoutablement épuré est l'un des plus généreux qui se rencontrent sur les scènes romandes aujourd'hui.

Depuis sa naissance en 2013, ses cofondateurs, Jean-Baptiste Roybon et Véronique Doleyres, appliquent la même inusable méthode, que le sujet abordé concerne une usine de taille de pierres précieuses, une manufacture de constructions métalliques ou les riverains domiciliés le long d'une ligne imaginaire. Kokodyniack enregistre, Kokodyniack transcrit, Kokodyniack restitue. Mais que n'investit pas l'équipe dans chacune de ces étapes.

Pour «Mon petit pays», la troupe rencontre d'abord un couple d'octogénaires, Werner et Marie Bovet: lui a été placé de force dès l'âge de 6 ans, puis abusé, maltraité, surexploité par les fermiers qui en avaient la garde; elle regrette d'avoir échappé au placement, tant sa famille lui a infligé de sévices dont elle s'est guérie seule. Une fois le témoignage en boîte, l'équipe le réécrit à l'aide d'une graphie capable de reproduire, en plus des mots, les pauses, les hésitations, les bégaiements, les bruits, les rires, bref la parole spontanée dans ce qu'elle a d'unique. Mission suivante: assimiler cette minutieuse partition à quatre – deux garçons, deux filles – afin de la rejouer sur scène selon une distribution finement orchestrée.

Une orchestration minutieuse

Parfois, ce seront Aline Papin et Véronique Doleyres qui redoubleront à l'unisson, voire en se tenant la main, un «ça, ça reste, alors, hein» initialement prononcé par Marie. D'autres fois, Basile Lambert et Nicolas Roussi assumeront isolément un «365, boulot, boulot, boulot» émanant de Werner. Ailleurs, des bribes découpées rebondiront d'un interprète à l'autre. Ou encore le quatuor livrera en rangs serrés, d'une seule voix sans rature, une lettre officielle des autorités tutélaires vaudoises.

Le spectateur en apprendra long sur un chapitre inavouable de l'histoire helvétique. Les témoignages de souffrances et de misère lui arracheraient des larmes si le phrasé des victimes ne véhiculait pas tant de courage et de dignité. Avant toute chose, cependant, il assiste à une représentation théâtrale qui tutoie le chant choral. Un «Petit pays» entonné par les quatre acteurs l'avait prévenu au prologue du spectacle: les canons, les fugues, les contrepoints ne s'arrêteraient plus par la suite. Qui plus est, le silence serait invité en guest star à prendre part à l'artisanale polyphonie. D'une sombre affaire du siècle passé, Kokodyniack a tiré une cantate.

«Mon petit pays» Jusqu'au 15 oct. à la Comédie de Genève; 10 déc. au Théâtre Benno Besson d'Yverdon; 17-18 déc. au Théâtre Le Reflet de Vevey; 21-22 jan. au Théâtre Les Halles de Sierre

Katia Berger est journaliste au sein de la rubrique culturelle depuis 2012. Elle couvre l'actualité des arts de la scène, notamment à travers des critiques de théâtre ou de danse, mais traite aussi parfois de photographie, d'arts visuels ou de littérature.



Humains

Pendant un siècle, l'assistance administrative a placé en orphelinat ou en centre de détention des milliers d'enfants à cause de la pauvreté de leurs parents. Là, ils étaient fréquemment utilisés comme main-d'œuvre agricole quasi gratuite. Avec «Mon petit pays» à la Comédie de Genève, la Compagnie Kokodyniack rouvre cette page de l'histoire suisse à partir du témoignage d'un couple d'octogénaires ayant subi ce traumatisme lors de leur enfance.

**Esplanade Alice-Bailly 1,
1207 Genève.
Tél. 022 320 50 01. À 20 h.
Prix: 40 fr. (plein tarif).**

